

regard à droite et à gauche. Elle ne vit aucune figure de connaissance. Bien qu'elle fût encore sans défiance, peut-être allait-elle rentrer dans l'église, lorsqu'une des vieilles mendiante qui se trouvaient là, s'approcha d'elle et lui dit :

—C'est probablement vous madame, qu'un monsieur a fait demander tout à l'heure par le bedeau ?

—Oui, c'est moi ; mais je ne vois point la personne. . .

—Le monsieur a vu passer un autre monsieur sur la place ; alors il m'a mis dans la main la belle pièce de vingt sous que voilà en me disant : " Je viens de faire demander une dame par le bedeau, mais je vois quelqu'un à qui j'ai aussi quelque chose à dire ; si vous voyez la dame sortir de l'église avant que je sois revenu, priez-la de m'attendre une minute.

Tout cela paraissait si naturel que la marquise ne conçut aucun soupçon. D'ailleurs, que pouvait-elle craindre, à midi, à Saint-Sulpice ?

La marquise de Coulange était à peine sortie de l'église qu'une jeune fille blonde, d'une grande beauté et élégamment vêtue, y entra par une des portes latérales. Elle descendit le bas côté, remonta la nef et arriva près de Maximilienne qui, n'ayant pas entendu les paroles du bedeau, cherchait vainement à s'expliquer pourquoi sa mère était sortie de l'église.

Après avoir jeté un regard rapide du côté du portail, la jeune fille inconnue se pencha vers Maximilienne, et lui dit :

—Mademoiselle, Mme la marquise de Coulange m'envoie vous chercher ; venez, venez vite.

Maximilienne devint blanche comme la neige.

—Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle effrayée.

—Dans un instant vous le saurez ; mais venez, venez vite.

Comme sa mère, Maximilienne était absolument sans défiance. Elle quitta sa place et suivit la belle inconnue. Elles traversèrent l'église dans sa largeur et sortirent par une porte de l'aile droite.

Devant cette porte, il y avait une voiture de remise, attelée de deux forts chevaux. Le cocher étant sur son siège ; un domestique ayant un long cache-nez enroulé autour du cou et de la moitié du visage, se tenait près de la portière ouverte.

—Montez, mademoiselle, dit la jeune inconnue.

Maximilienne recula effarée, comme si son instinct l'eût avertie d'un danger.

—A qui est cette voiture ? demanda-t-elle.

—C'est la mienne, ou plutôt celle de mon père ; montez, mademoiselle.

—Mais je ne vous connais pas.

—C'est vrai ; mais mon père, le comte de Vaudray, connaît beaucoup le marquis de Coulange.

Les deux domestiques restaient immobiles, l'un sur le siège de la voiture, l'autre debout près de la portière.

—Ma mère, où est ma mère ? demanda encore Maximilienne.

—Mon Dieu, mademoiselle, je ne voulais pas vous le dire. . . Eh bien, un grand malheur vient d'arriver. . .

—Un grand malheur ? fit Maximilienne d'une voix étranglée.

—Hélas ! oui, mademoiselle. En apprenant la nouvelle, Mme la marquise a complètement perdu la tête : elle s'est jetée dans sa voiture et n'a eu que le temps de me crier : " Courez chercher ma fille ! . . .

Maximilienne, haletante, à demi suffoquée, chancelait sur ses jambes.

—Allons, venez, mademoiselle, reprit l'inconnue ; Nous allons rejoindre Mme la marquise. En chemin, je vous dirai ce qui s'est passé.

Tout en parlant, elle avait saisi le bras de Mlle de Coulange et la poussait vers la voiture.

Folle de terreur, inconsciente, Maximilienne n'opposa plus aucune résistance.

Dans l'état où elle se trouvait, il lui était impossible de raisonner ; son esprit troublé n'avait plus une pensée. Machinalement, elle enjamba le marchepied et entra dans la voiture où elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit.

La jeune fille blonde était déjà à côté d'elle.

Aussitôt la portière se referma. Celle-ci avait comme l'autre, à la place de la vitre, un panneau de bois avec trèfle à jour au centre.

L'homme au cache-nez grimpa lestement sur le siège du cocher. Deux coups de fouets cinglèrent les flancs des chevaux qui montèrent rapidement la rue Garancière. La voiture tourna à droite dans la rue de Vaugirard, et piqués de nouveau par la mèche du fouet, les deux chevaux s'élancèrent avec la rapidité d'une flèche.

Après avoir attendu quatre ou cinq minutes seulement, Mme de Coulange entra dans l'église, un peu surprise et assez mécontente, car elle trouvait que la personne qui l'avait fait demander était par trop sans gêne. Elle ne se doutait encore de rien.

Revenue à sa place, ne voyant pas Maximilienne, son regard erra autour d'elle avec un commencement d'inquiétude.

—Où est donc ma fille ? demanda-t-elle à la dame près de laquelle Maximilienne s'était assise.

—Est-ce qu'elle n'est pas allée vous retrouver ?

—Non, je ne l'ai pas vue.

—C'est étonnant.

—Vous êtes sûre qu'elle est sortie de l'église ?

—Sans doute, puisqu'on est venu lui dire que vous la demandiez.

—Mais je n'ai pas fait demander ma fille. Mon Dieu, que me dites-vous-là ?

—Ce que j'ai vu et entendu.

—Ah ! je vous en supplie, dites-moi vite. . .

—Il n'y avait qu'un instant que vous aviez quitté votre place lorsqu'une jeune fille est venue dire à Mlle de Coulange : " Venez vite, Mme la marquise de Coulange m'envoie vous chercher." Aussitôt Mlle de Coulange s'est levée et elle a suivi la jeune fille. Elles sont sorties par cette porte de côté.

Mme de Coulange se redressa brusquement, en faisant entendre quelques sons rauques, inarticulés. Ses yeux hagards, démesurément ouverts avaient une expression effrayante.

Oubliant de remercier la personne qui venait de la renseigner, sans songer qu'elle était à ce moment le point de mire de tous les regards, elle s'élança vers la porte de l'église qu'on lui avait indiquée, et sortit en criant :

—Ma fille ! ma fille !

Aucune voix ne répondit aux cris de la pauvre mère.

Son regard plongea dans toutes les directions. Elle ne pouvait plus voir sa fille ; mais elle aurait pu entendre sur le pavé de la rue Garancière le roulement de la voiture qui l'emportait.

A cette porte latérale, comme devant le portail, il y avait des mendiants. Ceux-ci regardaient la marquise avec autant d'étonnement que de curiosité. Malgré sa riche toilette et son grand air, peut-être la prenaient-ils pour une insensée. Il est vrai que dans ses mouvements nerveux et ses yeux égarés, il y avait de la folie. S'adressant tout à coup aux mendiants :

—Voyons, voyons, dit-elle d'une voix sifflante, hachant les mots, vous étiez là, vous l'avez vue. . .

Ces paroles augmentèrent la curiosité des mendiants : ils se rapprochèrent de la marquise, continuant à la regarder, bouche béante.

—Répondez-moi donc, dit-elle, vous l'avez vue ?

—Qui ?

—Maximilienne, ma fille. . . Elle vient de sortir par cette porte, avec une autre jeune fille.

—Mais, oui, deux belles jeunes filles sont sorties tout à l'heure de l'église, répondit une vieille femme ; je les ai vues, moi.

—Où sont-elles allées, dites ? . . . demanda la marquise en saisissant une des mains de la mendicante.

—Ah ! dame, je n'en sais rien. Elles sont montées dans la voiture qui les attendait, et la voiture, un beau carrosse à deux chevaux, est partie par là. . . J'ai remarqué que l'une de ces demoiselles, la plus grande et la plus jolie, était très pâle et se soutenait à peine. J'ai entendu l'autre qui lui disait : " Un grand malheur est arrivé ; nous allons rejoindre Mme la marquise."

La malheureuse mère ne pouvait plus douter ; elle était bien en présence d'une épouvantable réalité : sa fille et elle étaient tombées dans un piège qu'on leur avait tendu ; des misérables venaient d'enlever Maximilienne. Qui accuser ? Ah ! elle n'avait pas besoin de chercher. Elle ne connaissait que trop le nom de l'auteur de ce rapt audacieux.

Elle poussa un cri déchirant et se dirigea en courant vers la place Saint-Sulpice. Elle fut bientôt près de sa voiture, dont le valet de pied s'était empressé d'ouvrir la portière.

—A l'hôtel, à l'hôtel, cria-t-elle au cocher.

XXXXI

Quand la marquise descendit de voiture dans la cour de l'hôtel de Coulange, elle était relativement plus calme. Gardant une lueur d'espoir, elle ne voulait pas croire à son malheur. Elle avait mal entendu ou mal compris ce qu'on lui avait dit. Elle était si troublée ! . . . Maximilienne enlevée, presque sous ses yeux ! Non, non, c'était impossible. Inquiète, la croyant partie, sa fille était revenue seule, elle allait la retrouver.

Elle escalada pour ainsi dire les marches du perron et se précipita dans l'intérieur de l'hôtel, ses vêtements en désordre, ses cheveux dénoués et son chapeau en arrière tombant sur son cou.

Dans le petit salon elle trouva le marquis causant avec le comte de Sisternec.

—Ma fille, où est ma fille ? s'écria-t-elle.

—Maximilienne ? Est-ce que tu ne la ramènes pas ?

La marquise chancela comme si elle eût été frappée d'un coup de massue en pleine poitrine.

—Ah ! ma fille est perdue, ils m'ont pris mon enfant ! exclama-t-elle.